

# **Louise**

**William Livingston Alden**

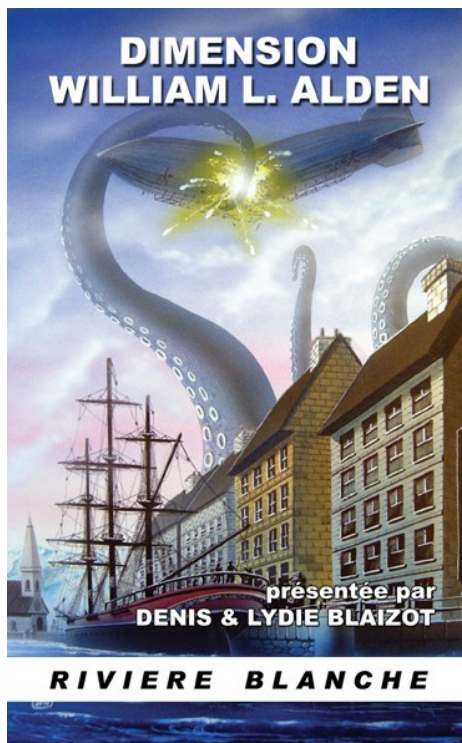


**Gloubik Éditions**  
**2023**

Numéro 102 de la collection Fusée Rivière  
blanche, **Dimension William L. Alden**  
regroupe 21 nouvelles dont celle-ci.

244 pages - 20 euros

**ISBN-13** : 978-1-64932-197-8

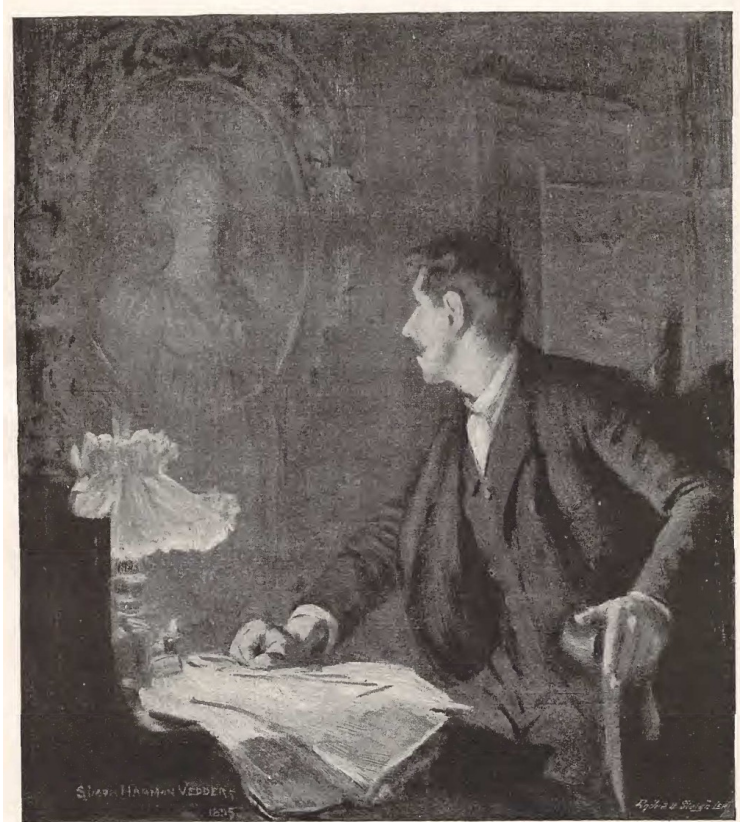


**Illustration** : Jean-Pierre Normand

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre  
et la traduction.

*Cette nouvelle fantastique fut publiée dans The Cassell's Family Magazine en 1895. Jusqu'à maintenant, elle demeurait inédite en France.*

---



"I SAW THE WOMAN SO PLAINLY THAT I RECOGNISED HER AS LOUISE."

J'avais toujours soutenu qu'Oswell était un homme de génie, et qu'il perdait son temps et ses

---

capacités dans le travail pénible du journalisme quotidien. Il vivait à quelques pas de chez moi, et je n'avais de cesse de le lui répéter. Avec le temps, mes sermons eurent leur effet. Oswell commença à écrire des nouvelles, qui furent rapidement reconnues comme faisant partie des meilleures de son temps.

Au début, il insistait sur le fait que son succès en tant qu'auteur de nouvelles n'était qu'un coup de chance, mais il se rendit progressivement compte qu'il avait trouvé sa véritable vocation. Il abandonna le travail journalistique et s'enferma pour écrire un roman. C'était toujours un homme extrêmement assidu et travailleur ; mais, comme il se plongeait de plus en plus dans son roman, il travaillait presque sans cesse, et je le voyais très peu. Un soir, juste après le dîner, il entra dans mon bureau, où j'avais l'habitude de prendre mon cigare d'après-dîner, et me dit :

— Docteur, je suis venu vous consulter. Je pense que je suis soit déjà fou, soit en danger immédiat de le devenir.

— Je peux vous assurer immédiatement que vous ne courez pas le moindre danger de folie, dis-je. Quand un homme est assez sain d'esprit pour savoir qu'il est fou, il est parfaitement sain d'esprit.

— C'est un peu trop de paradoxe pour être convaincant, répondit-il. Attendez d'entendre ce que j'ai à vous dire. Vous constaterez alors soit que je suis fou, soit que l'âge des prodiges est revenu.

— Prenez d'abord un cigare, lui dis-je, et laissez-moi vous assurer que vous avez l'œil et la température d'un homme particulièrement sain d'esprit et en bonne santé. Mais écoutons ce que vous avez à dire.

— Vous savez, bien sûr, commença Oswell, qu'il y a environ six mois, j'ai entrepris d'écrire un roman pour Peters & Sons, et de livrer le manuscrit le premier mai prochain. Ce délai ne m'a laissé que huit mois pour faire le travail, et comme je tenais à faire quelque chose qui attirerait l'attention, je n'ai cessé de travailler depuis. Vous savez que je n'ai jamais été un idiot prétentieux, quelles que soient les autres variétés d'idiot que j'ai pu être. Mais je vous assure que j'ai fait du bon travail. J'ai une intrigue qui est absolument nouvelle, et j'ai fait de mon mieux pour que mes personnages soient des hommes et des femmes vivants.

— Y êtes-vous parvenu ? demandai-je alors qu'Oswell marquait une pause et semblait ne pas savoir quoi dire ensuite.

— Bien, trop bien même, au moins dans un cas, répondit-il. C'est ce fait même qui m'amène ici. Pouvez-vous imaginer un auteur écrivant sur une fille si longtemps et si intensément qu'il finit par en tomber amoureux ?

— Tout est possible, pourvu que ce soit suffisamment idiot, lui répondis-je .

— Bien sûr, bien sûr, répondit-il précipitamment. Je sais que c'était idiot, mais pour

autant, la fille m'a paru si absolument vivante que j'ai fini par l'aimer. Tout d'abord, elle est plus belle que n'importe quelle femme que vous ou moi avons jamais vue. C'est moi qui l'ai faite, et je dois le savoir. À propos, avez-vous jamais essayé de voir en imagination le visage de l'héroïne d'un roman – sans l'aide d'un artiste, je veux dire ? Essayez et vous verrez que c'est impossible. Vous pouvez vous dire que la jeune fille a les yeux et les cheveux de telle couleur, que sa bouche est petite ou grande, et qu'elle a le nez de votre choix. Faites de votre mieux et vous ne pourrez pas faire un portrait mental qui sera visible pour vous. Le mieux que vous puissiez faire, c'est de percevoir que la fille est petite ou grande, ronde ou mince. Son visage vous sera à jamais caché.

— En admettant tout cela, dis-je, qu'est-ce que cela a à voir avec votre héroïne ?

— Seulement ceci : bien avant de la voir, son visage m'était parfaitement familier, même ses changements d'expression et ses tours de passe-passe. De toutes les femmes en chair et en os que j'ai connues, il n'y en a pas une que je puisse voir dans ma mémoire aussi clairement que j'ai vu Louise. Ce n'était pas seulement sa merveilleuse beauté qui me fascinait. Il y avait en elle un charme que je ne saurais définir, mais qui était pour moi irrésistible. Et puis je ne pouvais que l'aimer pour sa noblesse de caractère. Docteur, je vous dis qu'il n'y a jamais eu de femme meilleure, plus sincère, plus intrépide, plus noble et plus

déterminée. Aucun homme qui l'a connue n'a pu s'empêcher de l'aimer, et qui pourrait jamais la connaître aussi bien que moi, son créateur ? Pensez-vous maintenant que je suis fou ?

— Je pense que vous avez beaucoup de chance de ne pas être un homme marié, répondis-je. S'il y avait une M<sup>me</sup> Oswell, M<sup>lle</sup> Louise compliquerait sérieusement les choses.

— Mais, insista Oswell, ce que je viens de dire ébranle-t-il votre foi en ma santé mentale ?

— Pas le moins du monde. N'ai-je pas toujours soutenu que vous êtes un homme de génie, et qu'à ce titre vous avez le droit de vous livrer à de petites excentricités ? Si c'est tout ce que vous avez à me dire, je continuerai à insister sur le fait que vous êtes sain d'esprit.

— Ce n'est pas tout. Que diriez-vous si je vous disais que j'ai vu Louise de mes propres yeux ?

— Je dirais que vous avez travaillé trop dur et que vous avez besoin de repos. Voir des spectres n'est pas une conséquence rare du surmenage. Cela ne signifie pas que l'homme qui les voit est fou, mais qu'il y a une légère folie, c'est-à-dire un dérèglement du nerf optique ou de la rétine. Si vous avez commencé à voir des spectres, vous allez, si vous continuez à travailler, entendre des voix avant longtemps. Même dans ce cas, vous ne serez pas fou. Mais suivez mon conseil et arrêtez de travailler pendant deux ou trois mois, et vous verrez que Mademoiselle Louise disparaîtra.

— Je ne suis pas sûr de vouloir qu'elle disparaisse, même si cela devait être le prix à payer pour ma santé mentale. Mais laissez-moi vous dire comment elle m'apparaît. Vous changerez peut-être d'avis sur la théorie spectrale.

« Un soir, il y a environ deux mois, je travaillais sur mon livre. Il devait être environ dix heures. Si vous vous souvenez bien, mon bureau se trouve au centre de la pièce, et il y a un miroir juste en face de lui. J'ai levé les yeux et j'ai vu la silhouette d'une femme se refléter, comme je le pensais, dans le miroir. Je me suis empressé de regarder autour de moi, mais il n'y avait aucune femme dans la pièce. Je regardai de nouveau le miroir et je vis la femme si clairement que je la reconnus comme Louise, bien que son visage et sa silhouette semblaient diaphanes. Elle me regardait, et je croyais percevoir un sourire sur ses lèvres. Je me suis levé d'un bond et me suis dirigé vers le miroir, mais la vision a soudainement disparu.

« Après m'être assuré que la porte était fermée et qu'on ne pouvait l'ouvrir de l'extérieur sans clé, je me suis rassis à mon bureau, très surpris. Je n'ai pas pensé un seul instant que la vision était autre chose qu'une hallucination, due soit à un surmenage, soit à une indigestion. Après m'être convaincu que c'était sans importance, mais qu'il serait plus sage de ne plus travailler cette nuit-là, j'ai éteint ma lampe et me suis couché.

« La nuit suivante, je jetai plusieurs fois un coup d'œil au miroir pendant que je travaillais,



mais il ne me montra rien d'autre que mon propre reflet. Au bout d'un moment, je me suis levé, avec l'intention de me reposer quelques instants en marchant de long en large dans la pièce. Là, juste en face de moi, à l'autre bout de la pièce, j'ai vu Louise. Cette fois, la vision m'a semblé beaucoup moins pelucheuse et immatérielle que la première fois où je l'ai vue. Pourtant, la silhouette vacillait comme le fait l'air chaud, et je voyais distinctement que les bords extérieurs de la robe de la femme étaient transparents. Je n'avais aucune sensation de peur. Comment aurais-je pu avoir peur en voyant devant moi une femme que je connaissais si bien et que j'aimais ? Je suis allé vers elle, les bras tendus, un cri sur les lèvres. Cette fois, elle ne disparut pas immédiatement. Il me semblait que j'étais sur le point de la toucher, de la serrer dans mes bras, quand elle disparut et que je me retrouvai seul.

— Il y a un bateau à vapeur pour le Cap samedi prochain, dis-je, tandis qu'Oswell s'interrompait de nouveau. Prenez-le, et ne prenez pas la plume pendant les six prochains mois.

— Depuis cette nuit-là, continua Oswell, sans remarquer mon interruption, j'ai vu Louise tous les soirs. Peu à peu, sa silhouette a pris de plus en plus la solidité apparente de la vie réelle. Elle s'approche de moi, et parfois elle passe ses bras autour de mon cou. Je ne les sens pas, mais je les vois. Je mets mes bras autour d'elle, et je ne serre rien qui soit tangible. Ce n'est que par la vue qu'elle

est perceptible. Elle ne parle pas, mais elle comprend ce que je dis. Dans ses yeux et dans son expression, il y a toute la vivacité qu'une femme réelle pourrait montrer. Qu'elle m'aime, il n'y a pas l'ombre d'un doute. Je peux regarder à travers ses yeux jusqu'au fond de son âme. Elle se tient près de mon bureau pendant que j'écris, et sait sans le lire ce que j'écris d'elle. Il y a entre nous la plus parfaite communion de pensée. Comme je l'ai dit, elle est intangible, mais, pour autant, nos âmes se sont embrassées.

La passion dans la voix de mon ami me fit sursauter. Pour la première fois, je commençais à penser qu'il était possible qu'il soit vraiment fou. Cependant, j'avais, par une longue expérience, acquis une petite réputation dans le traitement des troubles nerveux, et je me sentais raisonnablement sûr que, quelles que soient les hallucinations d'Oswell, son cerveau était encore exempt de maladie.

— Oswell, mon vieux, dis-je, il n'y a rien au monde qui vous pose problème, si ce n'est le surmenage. Votre spectre disparaîtra dès que vous vous serez accordé un long repos. Allez au Cap, ou, mieux encore, faites le tour du monde. Vous serez un autre homme à votre retour. Restez ici et travaillez comme vous l'avez fait, et je ne répondrai pas des conséquences.

— Vous insistez toujours, dit Oswell, pour dire que Louise est ce que vous appelez un spectre et non un esprit visible ?

— Certainement. Il ne peut y avoir le moindre doute sur la composition de la jeune personne. J'ai dans ma bibliothèque les comptes rendus d'un certain nombre de cas d'hommes qui ont été temporairement hantés par des spectres. Vous pouvez les lire si vous le souhaitez.

— J'aimerais pouvoir me convaincre que vous avez raison ou tort. Je sais que Louise existe et qu'elle est visible pour moi ; mais en même temps, j'ai constamment peur qu'elle n'existe pas et que je sois la proie d'un délire insensé. Comprenez-vous comment un homme peut à la fois croire pleinement et douter fatalement ?

— Vous êtes un photographe amateur, si je me souviens bien, dis-je. Maintenant, avec l'aide de votre appareil photo, vous pouvez facilement prouver si Mademoiselle Louise est réelle ou spectrale. Préparez votre appareil photo et, la prochaine fois qu'elle se montrera, prenez-la en photo. Si elle est assez importante pour impressionner la rétine de votre œil, elle est assez importante pour impressionner une plaque photographique. Si vous ne trouvez rien sur la plaque après l'avoir développée, vous serez convaincu que votre spectre n'a pas d'existence objective. N'ai-je pas raison ?

— Merci, dit Oswell. J'accepte le test. Mais que direz-vous si je suis capable de vous apporter une photographie de Louise ? Cela ébranlerait-il votre foi en votre théorie ?

— Nous aurons suffisamment de temps pour

discuter de cette question lorsque vous m'apporterez la photographie, répondis-je. Je n'ai aucune crainte quant au résultat. En attendant, prenez votre billet pour les Antipodes. Je vous donnerai une potion qui pourrait vous être utile, bien que l'arrêt complet du travail soit la seule chose dont vous ayez besoin.

Je ne vis pas Oswell le lendemain, et j'étais persuadé qu'il était resté à l'écart parce qu'il ne voulait pas admettre que l'épreuve photographique avait prouvé que j'étais dans le vrai. Cependant, le jour suivant, il a fait irruption dans mon bureau tôt le matin, et j'ai vu à son regard que quelque chose d'inhabituel s'était produit.

— Alors ? lui dis-je. Asseyez-vous et dites-moi ce que votre spectre pense de la photographie. Je crains qu'elle ne l'approuve pas.

— Regardez cela, dit-il en me tendant une photographie non montée qui était encore à peine sèche.

Je la regardai et je vis la photographie d'une jeune femme qui, je n'hésite pas à le dire, devait être plus belle qu'aucune femme depuis Hélène de Troie.

— C'est Louise, dit Oswell. Je l'ai photographiée hier après-midi, et voici le résultat. Maintenant, que pensez-vous de notre test ?

— Ce que je pense ? répondis-je. Je pense, ou plutôt je sais, que quelqu'un vous fait une ignoble farce. Votre spectre est plus réel que je ne le

pensais – c’est-à-dire qu’il est exactement aussi réel que le fantôme de Pepper. J’avais raison quand j’ai dit que je ne voyais aucun signe de dérangement mental chez vous. Nous allons dénicher la jeune femme qui se fait passer pour un fantôme dans votre chambre, et découvrir qui est son complice. Vous n’avez pas besoin de quitter le travail après tout.

— Je sais parfaitement comment le fantôme de Pepper est produit, répondit Oswell. Il serait absolument impossible de le produire dans ma chambre. D’ailleurs, où se trouve à Londres ou ailleurs la femme qui pourrait poser pour cette photographie ? Imaginez-vous qu’elle puisse exister sans être célèbre dans le monde entier pour sa beauté ?

J’argumentai avec lui, longuement et chaleureusement, car j’étais bien sûr persuadé, maintenant que j’avais vu la photographie, qu’il était victime d’une supercherie. Mais il était impossible d’ébranler sa conviction que Louise, comme il l’appelait, était la projection visible de sa pensée créatrice.

D’autres patients commençant à arriver, je fus obligé de le congédier, et il s’en alla en me promettant que dans un jour ou deux je ferais une inspection complète de sa chambre.

J’allai le voir le lendemain après-midi. Comme il me l’a dit, il ne semblait pas possible, compte tenu de la situation et du mobilier de sa chambre, que le plus habile des filous ait pu produire, sans

être détecté, la silhouette de la femme dont Oswell avait fait la photographie. Je me sentais complètement déconcerté, bien que je continuais à croire que l'apparition pouvait s'expliquer comme l'œuvre d'un farceur.

En le quittant, il fit une remarque qui ne me frappa pas particulièrement sur le moment, mais dont je me souvins par la suite. Il me dit que Louise lui avait assuré que dans l'autre monde, ils seraient toujours ensemble, et que le sentiment de son intangibilité ne le troublerait plus.

Les trois jours suivants, je fus absent de Londres, ayant été appelé dans le Nord pour une consultation. Le matin de mon retour, je fus choqué de lire dans le journal qu'Oswell s'était suicidé.

Je me rendis immédiatement à son appartement et je constatais que la nouvelle était vraie. L'enquête du coroner avait déjà eu lieu et un verdict avait été rendu selon lequel il s'était suicidé en prenant du cyanure de potassium, un produit chimique qu'il utilisait parfois dans ses opérations photographiques.

On n'a rien trouvé du livre sur lequel il travaillait, mais la présence de cendres dans la grille montrait clairement qu'il avait brûlé des papiers.

J'étais le seul à savoir qu'il s'était volontairement donné la mort dans l'espoir de rejoindre la femme qu'il croyait avoir créé.

Il m'est impossible d'avoir le moindre doute sur la franchise absolue d'Oswell. S'il n'y avait pas la photographie, je croirais bien sûr que sa Louise n'était que le résultat d'une hallucination mentale. Avec cette preuve devant moi, comment pourrais-je douter de la réalité objective de la vision ? D'autre part, l'explication qu'il avait donnée de l'affaire était incroyable. Je pense souvent à la remarque d'Oswell selon laquelle il croyait et doutait en même temps. Je crois que Louise est devenue visible par l'intense action créatrice du cerveau de mon ami, et je crois que cette explication est à la fois incroyable et impossible – une circonstance qui vient à l'appui de ma théorie selon laquelle un homme peut croire avec un lobe de son cerveau quelque chose que l'autre lobe rejette complètement.